

# RIVE GAUCHE, RIVE DROITE, NEMAUSUS, LES DEUX VAISSEAUX DES PLATANES

*Nous avons promis de revenir visiter les hardis pionniers de Nemausus, installés depuis maintenant plus d'un an, avec leur bric-à-brac, leur brasero, leurs chiens, papiers peints et assiettes de Locminé, ou dans le simple appareil de leur « radicalité » de jeunes gens branchés.*

Rien n'est plus important que la sociologie. C'est une science qui prend son temps, d'où, probablement, cette vieille croyance popu-

laire, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, qui en attribue l'invention à un pompiste corse.

Parmi d'autres merveilles, la sociologie permet d'établir scientifiquement, en quelques mois, ce qu'à défaut de ses services vous

mettriez peut-être deux ou trois jours à découvrir, et de manière toute empirique. Aussi est-ce avec beaucoup d'impatience, et le secret espoir qu'ils recouperont les nôtres, que nous attendons les résultats de l'enquête menée auprès des habitants de Nemausus par un bureau d'études spécialisé dans le « conseil en stratégies communales », dont nous taïrons le nom par souci de ménager malgré tout la chèvre et le chou.

L'ensemble de logements construit à la périphérie de Nîmes par Jean Nouvel et Jean-Marc Ibos est opérationnel depuis un an. Il semble que parmi ses futurs usagers, la plupart ne s'en approchèrent tout d'abord qu'avec méfiance. Les parois brillantes et striées, les escaliers de salle des machines, aux marches de tôle perforée, les portes-fenêtres qui s'accordéonaient façon garage, les garde-corps en dévers, tels de titanesques rages à fromage, les couleures réglementaires des minces rideaux et les anneaux rouges des pilotis, tout cela leur fit penser qu'il s'agissait plutôt d'immeubles de bureaux. Et les premiers qui s'aventurèrent à l'intérieur ne furent pas rassurés, oh non, par les surfaces de béton brut rayées de bleu « de cordeau de maçon », et dont le bail, pour



Deux immeubles sister-ships, la proue orientée dans le même sens

combe, précisait qu'elles devaient impérativement demeurer en l'état. Enfin quel esprit farceur avait cochonné ces murs nus de hachures, de traces fluorescentes ou de sardoniques imitations de papier peint à fleurs, et poussé le cynisme jusqu'à souligner, encadrer ou cercler, d'un trait indélébile, les défauts du béton ou les prises d'électricité ?

Nemausus consiste en 114 logements répartis entre deux immeubles sister-ships, à quelques importants détails près, la proue orientée dans le même sens, amarrés de part et d'autre d'un mail planté de bons gros platanes. En cette fin du mois de juillet, placée sous le signe d'un bicentenaire prématuré, la température atteint à Nîmes des hauteurs historiques. Il règne sur la ville un de ces ciels de plâtre dont les lecteurs du « Hussard sur le toit » savent combien ils sont propices à la propagation des épidémies. Au fur et à mesure que les ombres s'allongent, les coursives de Nemausus se repeuplent, au moins du côté où elles sont divisées en terrasses privées, dont les aménagements, les meubles de jardin, les plantes vertes, les séchoirs à linge, les chiens qui se défient mutuellement d'une nacelle à l'autre, les braseros, quand ce ne sont pas des

cuisines entières, trahissent parfois d'innocentes ambitions pavillonnaires. Bientôt le bruit des fourchettes et des controverses domestiques l'emporte sur la stridulation des cigales, qui dans la journée anesthésie l'oreille aussi sûrement que la lumière blanche le fait de l'œil.

Avec le temps, les habitants de Nemausus ont pris l'habitude d'être regardés. Parfois, c'est par

**Avec le temps,  
les habitants  
de Nemausus  
ont pris l'habitude  
d'être regardés**

autocars entiers que l'on vient les observer, et la tradition locale rapporte même comment un groupe de Japonais, qui avait dû prendre du retard lors de la visite des arènes, déclama un véritable orage de magnésium pour surprendre les secrets de leur vie nocturne. La plupart accueillent les visiteurs de bonne grâce, même si leur hospitalité, ou tout du moins le plaisir qu'ils retirent de telles visites, est généralement propor-

tionnelle à leur âge ou à leur degré d'instruction, le second étant plus élevé que le premier, puisque 75 % d'entre eux ont moins de 35 ans tandis qu'environ 50 % ont

**Cette douce tyrannie  
domestique,  
cette radicalité  
comme ils disent**

poursuivi des études au-delà de l'enseignement secondaire, d'après les chiffres aimablement communiqués par les stratèges plus haut cités. Même les plus accueillants s'irritent quelquefois de l'insatiable curiosité dont ils sont l'objet, et lorsque l'on arpente les coursives, il n'est pas rare de voir un bras, mu par un corps invisible, se saisir d'un de ces fameux rideaux monochromes pour le tirer brutalement sous votre nez. Certains locataires ont pris des dispositions radicales, comme de tendre une chaîne en travers de la coursive, pour ceux qui sont logés dans la proue, et à ce titre les plus exposés aux indiscretions de toutes sortes, ou de coller du papier bien épais jusqu'à mi-hauteur des fenêtres, ce qui, à défaut de décourager les curieux, les contraint tout du moins à faire des bonds et à prendre le risque d'une mauvaise chute.

Les locataires les plus complaisants au regard d'autrui sont aussi les plus dociles aux exigences stylistiques des architectes. Cette douce tyrannie esthétique, « cette radicalité », comme ils disent, ils la subissent d'autant plus volontiers, chez eux, que beaucoup doivent l'exercer d'une manière ou d'une autre à l'extérieur, dans le cadre de la Médiathèque ou de l'école des Beaux Arts. Ceux-là apprécient positivement le contact avec le béton brut, la théâtralité – magnifique, ne mégottons pas – des volumes, le vertige de ce vide scénique autour duquel s'organisent duplex et triplex, et cette transparence interne – d'opaque, il n'y a guère que les toilettes, d'ailleurs assez riquiqui et presque toujours mal situées – adéquate aux corps jeunes et vigoureux, au mobilier léger, aux peintures trans-avant-gardistes et aux accessoires ménagers de bande dessinée. Dans ce contexte, même les traces de semelles que l'on décèle parfois sur les dalles du plafond – mais non, tout de même, les « interventions » de François Seigneur –, plutôt que comme une bavure, peuvent être envisagées comme une aimable plaisanterie. Toutefois, le tour de force de Nemausus, ce n'est pas tant d'avoir séduit cette clientèle, acquise d'avance à toutes les figures de la nouveauté, que d'avoir vaincu les

réticences, et finalement, semblait-il, emporté l'adhésion, d'une clientèle beaucoup plus traditionaliste et beaucoup plus conforme à la norme du logement social. Certes, il y eut quelques cas de rejet – bien que l'installation à Nemausus relève toujours d'un choix, non d'une attribution autoritaire –, des vieilles dames horribles qui disparurent soudainement sans demander leur reste, d'autres qui épuisèrent leurs dernières forces à tendre méthodiquement de velours rose les âpres surfaces de béton. Il convient aussi de noter que la population de Nemausus est apparemment très mobile, la plupart des locataires n'envisageant pas d'y demeurer plus de deux ou trois ans (souvent moins), et que leur point de vue serait peut-être différent s'il s'agissait d'un choix engageant plus durablement leur avenir. Mais, et nous en témoignons d'autant plus solennellement que, pour ce qui nous concerne, nous préférons toujours la plus tarte des petites moules haussmanniennes, les angelots de plâtre les plus écœu-

**Mais le tour  
de force  
de Nemausus,  
c'est d'avoir vaincu  
les réticences  
d'une clientèle  
beaucoup  
plus traditionaliste**

rants, à la simple menace d'une intervention de François Seigneur, nous n'avons pas rencontré un seul locataire de Nemausus qui fut totalement insensible à l'abondance d'espace, à la beauté des volumes, à la qualité – inattendue – des isolations, ni même à ce parti pris d'ouverture, de pénétrabilité, qui fait qu'en pleine canicule, tous les logements que nous avons visités étaient bien ventilés et relativement frais. Ce sentiment général de satisfaction se traduit d'ailleurs par la conviction, très répandue, qu'il ne s'agit pas de Hlm, bien que les loyers, au moins pour les locataires, largement majoritaires, qui bénéficient de l'Apl (aide personnalisée au logement), soient indéniablement « modérés ».

Quant à l'austérité rapeuse des surfaces, quant à ces contraintes décoratives dont s'accommode si benoîtement la clientèle haut-de-gamme, elles suscitent chez les locataires moins allumés plus de perplexité que d'indignation. À tel point que pour exprimer leurs



RISTELHUEBER

### Un parti-pris d'ouverture, de pénétrabilité

## LEFT BANK, RIGHT BANK, NEMAUSUS, THE PLANE SHIPS

The housing complex built on the outskirts of Nîmes to Jean Nouvel and Jean-Marc Ibos' designs has been in use for a year now. Apparently, most of its future users began by sidling up to it charily. Shiny and striated walls, engine room stairs with perforated sheet steel steps, door-windows that concertinaed like garage doors, outward-slanting parapets that looked like gigantic cheese graters, regulation colours for the thin curtains and red rings round the piles – all this made people think the buildings were more like office blocks. The first to push towards the interiors were in no way set at ease – oh no! – by the concrete surfaces striped blue by a bricklayer's snapping line and which – would you believe it? – the lease stipulated were to remain as they were. And who was the practical joker who had fouled up the naked walls with hatchings, fluorescent marks and sardonic imitations of floral wall paper, and sharpened his irony to the point of underscoring, framing or circling with indelible lines the flaws in the concrete and the electrical sockets? Nemausus comprises 114 lodgings shared between two sister-ship buildings, identical except for a few impor-

tant details, their bows pointing in the same direction, moored on either side of a mall planted with nice big plane trees. Round the end of July the temperature at Nîmes hit an all-time high. Over the city hung one of those plaster skies the readers of "Le Hussard sur le toit" would recognise as being conducive to the spreading of epidemics. As the shadows grew longer, the galleries of Nemausus would be peopled again, at least on the side where they are subdivided into private terraces, where amenities, garden furniture, plants, clothes lines, dogs barking their territorial limits, and barbecues, if not entire kitchens, sometimes betray innocent yearnings for cottage-style living. Soon after, the noise of knives and forks and domestic disputes was to drown out the chirring of the cicadas that dulls the ear during the day.

In time, the inhabitants of Nemausus have gotten into the habit of being looked at. Now and again gawkers arrive by the coach full, and local tradition has it that a group of Japanese, no doubt benighted by a lengthy visit of the arena, once set up a storm of magnesium lightning to surprise the secrets of Nemausus by night. But even the most hospitable of the occupants are sometimes irritated by the insatiable curiosity their lodgings arouse, and walking along the galleries one often sees an arm stretch from an invisible body to draw tight one of the famous monochrome curtains, right in front of your nose. Some tenants have even taken radical measures, like stretching a chain across the gallery for those who live in the bows and are the most ex-

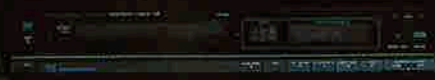
posed to all sorts of indiscretions, or of pasting thick paper up to half the height of the windows, a measure which even if it doesn't entirely balk the curious at least obliges them to jump up and down and thus run the risk of a nasty fall. The most complacent under the gaze of others are also the most docile to the stylistic exigencies of the architects. They submit willingly to this gentle aesthetic tyranny, this "radicality" as they call it, all the more so since many of them are advocates of it in their external lives, in the framework of the Médiathèque or the école des Beaux-Arts. They are the ones who are all for the contact with exposed concrete, the theatrical aspect of the volumes around which the duplexes and triplexes are laid out, and the internal transparency which leaves little else opaque other than the toilets (quite small at that and almost always badly situated) and is so well-adapted to young and vigorous bodies, to lightweight furniture, to trans-avant-garde paintings and cartoon-derived household accessories. In this context even the occasional shoe print one sometimes sees on a ceiling slab, rather than being a botch-up, can be considered as an amiable joke.

Even so, the real feat at Nemausus is not so much to have put a spell on a clientele that was won over in advance to figures of novelty as to have overcome the misgivings and finally gained the support of a clientele more in line with the norms of social housing. There were of course a few cases of outright rejection – even if moving into Nemausus is always a matter of choice and not of arbitrary allocation – some horrified

old ladies who disappeared overnight without demanding refunds, and some others who spent their remaining strength in methodically stretching pink velvet over the harsh concrete surfaces. It should be said as well that the population of Nemausus is apparently very mobile – most of the tenants don't expect to stay longer than two or three years (often less) – and that their point of view would perhaps be different if their choice affected their more long-term future. Be that as it may, and the writer says this all the more solemnly since for his part he would prefer the most insipid Haussmann-style moulding or the most sickly sweet plaster cherubim, to the least intervention by François Seigneur, not one of the tenants interviewed at Nemausus was entirely insensible to the abundance of space, the beauty of the volumes, the (unexpected) high quality of the insulation, and the opting for openness, for penetrability, which makes for the lodgings' being well-ventilated and relatively cool even during the dog days. As for the rough austerity of the surfaces and the decorative constraints that the top-of-the-range clientele puts up with so blandly, they inspire among the less "turned-on" tenants bewilderment rather than indignation. Oddly enough, while the lease clauses are perfectly explicit on the subject, the nakedness of the concrete – not to mention the famous interventions by François Seigneur – are often ascribed to a lack of funds rather than a deliberate choice on the part of the architect, who, as in the myth of the benign king surrounded by evil courtiers, is almost always credited for whatever gains a favourable judgement, and absolved from what is considered a failure or only partially finished.

In varying ways, and true to the architects' predictions, most of the tenants have taken pains to get around these constraints by painting or covering, (a job that can hardly be thought of except for the simplexes), or by taming this space and its disconcerting surfaces by riddling it with small, scattered and scrawny objects (a plate painted in Locminé colours sometimes covering an intervention by François Seigneur) that seem as inadequate and pathetic in this decor as would kitsch religious statuettes in Le Corbusier's chapel. But no matter how far-reaching the misunderstanding between the naked bride and her bachelors may be at times, and despite the bewilderment of the latter, and their numerous complaints bearing on this detail or that – the difficulty they have in washing the glazed surfaces or even of reaching certain windows, the fragile nature of the floor surfacing, the absence of cellars, the distance to the garbage storage area, the absence of guttering on the galleries, the frequent breakdowns of the lifts or of the slush pumps in the parking areas, their discord never goes so far as to seriously alter the feeling they have of taking part in an "adventure".

The faubourg Saint-Germain of Nemausus willingly qualifies this adventure as being "gratifying", and even "socially gratifying", while the faubourg Saint-Antoine is content to see it as being more exciting than really perilous. The only one to refuse the call of the wild seems to have been the caretaker, who, preferred his little cottage to the service flat placed at his disposal by the managing company.





BOISSIERE

Le sentiment de participer à une aventure

réserve, ils s'abritent volontiers derrière les réactions d'un tiers, de l'entourage : « Ma mère, la première fois qu'elle a vu l'appartement, elle s'est demandée si l'architecte n'était pas tombé sur la tête ». Curieusement, alors que les baux – pour ne rien dire des fameuses interventions de François Seigneur – sont parfaitement explicites à ce sujet, la nudité du

### L'architecte

est absout

de ce

qui est perçu

comme raté

ou inachevé

béton est souvent imputée à un manque de crédit plutôt qu'à la volonté délibérée de l'architecte, ce dernier, conformément au mythe du bon roi et de son méchant entourage, étant presque toujours crédité de tout ce qui fait l'objet d'un jugement favorable, et absout de ce qui est perçu comme raté ou inachevé. Quand on pense, s'agissant de logement social, à tous les architectes que

leurs victimes ont rêvé de voir pendus et étranglés avec les tripes du dernier bureaucrate, cette espèce de révérence avec laquelle beaucoup d'habitants de Nemausus parlent de Jean Nouvel est tout de même assez flatteuse pour ce dernier. Autrement, et conformément au pronostic de l'architecte, la plupart des locataires s'efforcent de ruser avec ces contraintes, de peindre ou de tapisser, ce qui n'est guère envisageable que dans les simplex, ou bien d'appivoiser cet espace et ces surfaces déconcertantes en les criblant de petits objets éparpillés, maigrichons (l'assiette peinte aux couleurs de Locminé venant parfois recouvrir une intervention de François Seigneur), aussi inadéquates et pathétiques, dans ce décor, que des statues saint-sulpiciennes dans une chapelle de Le Corbusier.

Mais si profond que soit parfois le malentendu entre la mariée mise à nu et ses célibataires même, si grande la perplexité de ces derniers, et si nombreux leurs griefs contre tel ou tel point de détail – difficulté de laver les surfaces vitrées, voire d'atteindre certaines fenêtres, fragilité du revêtement de sol, absence de caves, éloignement du local poubelles, défaut de gouttières sur les coursives, fré-

quentes défaillances des ascenseurs, ou des pompes d'évacuation dans les parkings, que leur disposition en baignoire expose à de saisonnières inondations – ce n'est jamais au point d'altérer gravement le sentiment de participer à une « aventure » – le mot revient souvent – que le faubourg Saint-Germain de Nemausus qualifierait volontiers de « gratifiante », voire de « socialement gratifiante », et que le faubourg Saint-Antoine se contente de trouver plus excitante, en dépit de quelques traverses, que véritablement périlleuse. Le seul à en refuser les risques, ce fut le concierge, qui après sept ans d'armée avait probablement son compte d'aventures et de promiscuité, et qui a préféré son petit pavillon à l'appartement de fonction mis à sa disposition par la société de gérance.

Jean Rolin

Jean Rolin est journaliste et écrivain. Il vient de publier aux éditions Quai Voltaire un nouvel ouvrage, « La ligne de front », voyage littéraire entrepris l'hiver dernier en Afrique Australe, de Dar es-Salam au cap de Bonne-Espérance.

Cette opération a été publiée en septembre dernier dans notre numéro 252, avec une enquête de Lionel Duroy et un entretien avec Jean Nouvel.



BOISSIERE